

Québec français



Pellerinage au coeur du conte **Incursion dans l'univers du conteur Fred Pellerin**

Chantale Gingras

Number 150, Summer 2008

Le conte et la légende au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

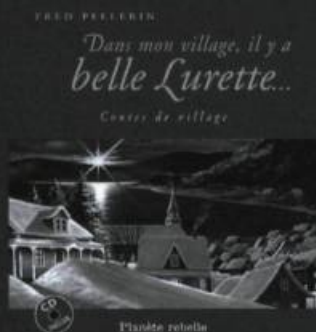
Cite this article

Gingras, C. (2008). *Pellerinage au coeur du conte : incursion dans l'univers du conteur Fred Pellerin*. *Québec français*, (150), 39–43.

Pellerinage au cœur du conte

Incursion dans l'univers du conteur Fred Pellerin

PAR CHANTALE GINGRAS*



Lors de son passage à l'émission *Tout le monde en parle* à l'automne 2007, il a séduit toute l'assemblée présente – et les téléspectateurs – par son authenticité, sa simplicité, son caractère bon enfant. Son charisme opère aussi dans les salles de spectacle où il se produit : il faut voir à quel point, par on ne sait quelle magie, il arrive à tenir sur le bout de leur chaise des centaines de personnes agrippées à ses mots et à chacun de ses souffles deux heures durant. Dans les Salons du livre, ils sont des dizaines à faire la file pour lui parler, pour lui soutirer un autographe, un sourire ou même une anecdote. Depuis le tournant des années 2000, Fred Pellerin est pour ainsi dire la *rock star* du conte et tous se l'arrachent ! Mais, pour notre plus grand bonheur, Fred n'a pas la tête enflée pour autant et il garde les pieds sur terre... et les racines bien ancrées à Saint-Élie-de-Caxton, son royaume en Mauricie, où cinq générations de Pellerin avant lui se sont établies. C'est avec plaisir que je me penche ici sur son travail et que je vous livre les fruits d'une entrevue qu'il a eu la générosité de m'accorder. Plongée, donc, dans ses pellerinades !

Pellerin : le conteur mutin

Fred Pellerin, c'est un bel escogriffe bâti sur un *frame* de chat, comme il le dit lui-même, avec l'œil bleu perçant et pétant derrière des lunettes rondes qui voient loin et bien. Il a des bras longs et enveloppants avec lesquels il dessine les contours de ses histoires et quand il les tend vers le public, c'est comme si chaque fois il ouvrait une porte. Il faut le voir se pointer sur scène avec ses cheveux blonds en bataille et son pantalon-pyjama à carreaux (espèce d'irréductible Gaulois venu directement de la Mauricie), et s'installer sur une simple chaise droite en bois – seul artifice scénique, avec sa musique à bouche –, prêt à partager avec génie et talent ses souvenirs de village, lui qui a depuis longtemps trempé sa jeunesse dans le bassin de souvenirs des vieux. Quand on le voit faire ainsi l'éloge de la vie simple et colorée de village, où le temps paresse et s'étire, on se dit que Fred Pellerin est une réponse à la folie des temps modernes qui semblent toujours sur le mode *fast forward*. Sans vouloir lui faire porter le costume de héros (qu'il trouverait sans doute trop grand), on ne peut s'empêcher de le voir comme un homme qui se bat contre l'accélération globale, contre la mondialisation, contre une culture uniforme qui s'étend à l'échelle de la planète. En prêtant oreille aux histoires de son patelin, à tous ces clins d'œil du quotidien qu'il saupoudre de poudre de perlimpinpin, on voit l'éphémère prendre un peu les traces du temps, et on constate, encore et toujours, que c'est dans le particulier qu'on atteint le mieux l'universel. Que c'est avec des petits grains qu'on fait pousser les meilleures légendes.

L'effet croît avec l'usage

Dans ses spectacles, il nous fait voyager dans le temps, nous divertit, nous fait rêver, nous fait rire, dégourdit notre imagination ankylosée. Il réussit à nous faire croire que Saint-Élie-de-Caxton, village d'à peine 1 500 âmes – sortie 166 de l'autoroute 40 –, est un patelin magique, voire le berceau de l'humanité. On en vient à penser qu'on connaît personnellement ses personnages caxtoniens, sorte de parenté éloignée qu'on se promet d'aller visiter. À l'émission de Marie-France Bazzo, Pellerin a avoué que le tourisme à Saint-Élie avait sérieusement augmenté depuis le succès qu'il connaît, et que la ville a dû organiser un tour guidé de la poignée de rues qui la ceignent. De sympathiques écornifleux viennent assister à la messe de Noël à Saint-Élie, d'autres font un détour pour passer leur commande à la désormais célèbre cabane à patates. Après avoir entendu Fred vanter les merveilles de sa petite vie tranquille et loufoque, plusieurs envisagent un retour à la vie de village – certains songeraient même à émigrer à Saint-Élie ! Ce qui est sûr, c'est qu'après avoir entendu Fred Pellerin il nous prend à tous une soudaine envie de nous mettre à parler couleur sépia...

C'est avec son premier spectacle, *Dans mon village, il y a belle Lurette...* (2001), qu'il a réellement commencé à se faire connaître (et qu'il a été pour ainsi dire nommé ambassadeur de son village). Il a ensuite collaboré aux émissions de Marie-France Bazzo, où il offrait aux auditeurs ses fantaisistes *Chroniques de village* (à l'émission de radio *Indicatif présent*), puis sa chronique *Du rêve à la ruralité* (à Bazzo.tv à Télé-Québec). À la radio comme à la télévision, sa popularité n'a pas cessé de croître. Les ventes de ses livres ont grimpé, les billets de ses spectacles se sont rapidement envolés, puis son passage à *Tout le monde en parle* a achevé de le révéler à ceux qui ne le connaissaient pas encore.

Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts et bien de la garnotte a été soulevée dans les rues de Saint-Élie, où les touristes curieux foisonnent depuis deux ou trois ans, histoire de voir de visu les figures surréelles des concitoyens du conteur. Après avoir monté trois spectacles (*Dans mon village, il y a Belle Lurette* (2001), racontant l'histoire de la Belle Lurette, la fille du forgeron ; *Il faut prendre le taureau par les contes !* (2003), portant sur les aventures de Babine, le fou du village ; et *Comme une odeur de muscles* (2005), consacré à l'histoire de l'homme fort du village), Fred Pellerin a enregistré un disque à saveur folklorique avec son frère musicien (*Fred et Nicolas Pellerin*, 2007) et rédigé le scénario d'un film réalisé par Luc Picard racontant l'histoire de Babine (sortie en salle prévue en décembre 2008). Au printemps 2008, il faisait une virée de trois jours en Suisse, avant de reprendre l'avion pour la France en octobre et en janvier prochains – sa 40^e visite – pour donner de ses nouvelles à nos cousins aussi fascinés que nous par le verbe du jeune conteur.

Son style

Il puise dans les histoires qui ont marqué son village natal, Saint-Élie-de-Caxton, et dans les mémoires des personnages plus grands que nature qui y habitent. Il recueille de la « confidence rurale », comme il se plaît à dire... Bref, c'est en jasant avec ses voisins que Pellerin trouve la laine avec laquelle il tricote ses contes... et Dieu sait qu'il tricote parfois « lousse », puisqu'il mêline les histoires avec de drolatiques exagérations et des anachronismes inattendus. Tous s'entendent pour dire que le style de Fred Pellerin est unique et rempli d'humour. Essayer de caractériser le style de Pellerin, c'est comme essayer d'attraper des mots avec un filet à papillon : plusieurs nous échappent, mais parfois, on est chanceux et certains restent pris aux mailles.

On y trouve...

Des exagérations : « [...] l'homme fort de mon village : un colosse pesant aux alentours des huit cents livres de muscles – sans compter ni les os, ni la peau ! –. Tellement grand, le bonhomme, qu'il devait acheter de la colonne vertébrale en rouleau de quinze pieds » (dans « L'étalon haut »).

Des notes plus nostalgiques, légèrement philosophiques : « [Lurette était b]elle comme la vie, avouait ma grand-mère, puis la vie était encore belle dans ce temps-là » (dans « Il y a belle Lurette... »).

Un soupçon de poésie, toute simple : « La bouche trop menue pour mâcher des mots de génie, elle [Lurette] portait un cœur

assez grand pour manger des beurrées de ciel sur son pain à chaque matin. Ça lui suffisait. Voilà ! » ; « Quelques minutes trépassèrent... » ; et « Ils étaient beaux, ensemble [Lurette et Dièse] : attachants comme un nœud papillon » (dans « Conter fleurette »).

Une jolie irrévérence : « Thérapie divine, priage de Sainte Vierge, dévotion à la Marie de l'Incarnivore, branlage de chapelets, envoie par là ! Il repassait dans l'intégral le set des appels aux miracles [pour que sa femme enfante enfin] » (dans « Il y a belle Lurette... »).

Des anachronismes charmants : « C'était comme si le airline des cigognes ne livrait pas chez les Riopel [qui attendent impatiemment leur premier enfant] » (dans « Il y a belle Lurette... »).

De belles tournures et prononçures anciennes qu'il dépoussièr : les écurieux [écurieuls], jongleur [penseur], prendre un grand respire, des suyiers [souliers], ersoudre, retontir, étriver, nananne [= bonbon], souventes fois, etc.

Des métaphores inattendues : « Fouillant dans le débarras comme on cherche dans son inconscient » (dans « Il y a belle Lurette... ») ; « [...] tellement contente, la Riopel [d'avoir enfin un enfant], que même un illettré aurait pu lire le bonheur dans ses crottes de yeux du matin de bonne heure » (id.).

Des inventions verbales : l'instruisance [= l'instruction], imagination, « Lurette avait pogné le virus de la pleurésie » [= elle pleurerait toujours], « madame Riopel défuntisa », surprenance [= surprise], le consternage [= la consternation], etc.

Les double-sens : « Pôpa ! Les trop hautes études, ça me donne le vertige ! » (dans « Conter fleurette ») ; « Devant le train du bonheur qui passait sans crier "Gare !" , Ti-Jean se jeta sur les rails » (dans « Le bonbon du mensonge »).

La déformation d'expressions connues : « un jour, on mettra du labeur sur notre pain ! » (dans « Madame Riopel sort de sa tombe ») ; « le curé s'avança en chaire, et en os, pour prononcer des sermons » (dans « La mémoire ») ; « Encore à moitié déchiffré, notre territoire comptait si peu d'occupants qu'on l'appelait encore la mini-cipalité » et « le savoir-fer » du forgeron (dans « Il y a belle Lurette... »).

Ses personnages

Les mots de Pellerin donnent vie à Monsieur Bustave ti-Bust Riopel, le forgeron ; à la belle Lurette, la fille du forgeron, qui fut, à ce qu'on dit, sculptée dans un lingot d'or ; Dièse, le meilleur ami (et amoureux) de Lurette, surnommé ainsi parce qu'il parlait toujours un demi-ton plus haut que tout le monde ; Babine, le fou du village, fils unique de la Sauvagesse ; la Sauvagesse, la marraine-sorcière de Lurette ; Ésimésac Gélinas, l'homme fort du village, décédé dans les années 1920 ; Brodain Tousseur, le *bootlegger* ; Gendron, le quincaillier ; et plusieurs autres. Mais son principal personnage demeure son royaume, Saint-Élie-de-Caxton, présent et magnifié dans chacun de ses contes.

Des contes et des légendes trop beaux pour ne pas être vrais !

L'œuvre de Pellerin renferme surtout des contes marqués de magie et de sorcelleries (« Il y a belle Lurette... » et « Le bonbon du mensonge »), ou développés à la manière des contes traditionnels mettant en scène un personnage-clé qui doit remplir une mission (« La tâche de naissance »), un peu à la manière des nombreux contes où figure Ti-Jean, le personnage-phare des contes folkloriques québécois traditionnels. Il y a par contre aussi une part de légende insérée çà et là, qui part de faits réels et tout simples, amplifiés par l'imagination (ainsi, « Le bonbon du mensonge » révélerait d'où vient la physionomie particulière de l'ex-premier ministre Jean Chrétien) ou qui visent à expliquer une réalité (ex. « La tâche de naissance » propose une explication aux caractéristiques géographiques particulières du Québec et « La mémoire » expliquerait l'origine de la devise du Québec, *Je me souviens*).

Brin de jasette avec Fred Pellerin : coudoyer le merveilleux

Il me téléphone de sa voiture, en chemin vers une autre entrevue. Sa voix est chantante et souriante. Immédiatement, le courant passe : les trois quarts d'heure me paraîtront à peine dix minutes. Il me parle de Saint-Élie et de sa relation avec les Caxtoniens (il affirme aller au dépanneur souvent cinq-six fois par jour et passer faire un tour au garage de Léo Déziel juste pour le plaisir d'y cueillir de la jasette). On s'aperçoit que Fred croit fermement à l'esprit de communauté. Il est tout heureux de recevoir à souper à l'improviste quatre ou cinq soirs par semaine ; il crée aussi avec plaisir de faux événements qui sont autant de prétextes pour rassembler 200 personnes devant l'église du village, comme la Cérémonie de la Pelle d'or, destinée à souligner la ténacité des déneigeurs qui en ont vu de toutes les couleurs cette année (mais surtout du blanc !), cérémonie financée par le Fonds Fou, constitué des profits amassés par la vente de ses pancartes de traverse de lutin lors de ses spectacles ! Entre deux rires contagieux, il me raconte son excitation entourant le film qu'il prépare avec l'équipe de Luc Picard, avec une belle pointe de fierté dans la voix. Il me parle aussi de la fierté qu'il ressent d'avoir reçu le Mérite du français dans la culture en 2006, parce qu'il croit fermement que lorsqu'on n'est pas fier de sa langue, on finit par ne plus vouloir se dire – et que les Québécois sont un peuple qu'on a trop longtemps forcé à se taire... Pleine parole, donc, à Fred Pellerin ! □



Entrevue

SUR SES INSPIRATIONS

D'où vous vient le goût des histoires ?

Depuis tout jeune, j'ai l'oreille ouverte aux histoires. Je me rappelle de soirées de jasette chez mes parents, de réveillons autour des parures et chansons. Le goût de raconter des histoires me vient surtout du goût de m'en faire raconter. Avant d'être conteux, je suis un bon écouteux !

Quelle place prend l'imagination dans votre vie personnelle ? Vous arrive-t-il fréquemment de vous extasier ou de rêver devant des petits riens ?

Comme mes histoires portent sur un monde qui est très proche de celui que j'habite au quotidien, il arrive souvent que le merveilleux déborde dans mes jours. Ces transvasages sont de grandes jouissances. Dans le monde aseptisé qu'on nous offre, où l'émerveillement s'éteint devant les grandes lois de la raison, je me force à réinjecter du magique aux jours. Le conte, avant d'être une démarche artistique, c'est une démarche personnelle et communautaire. À rêver d'un village qui se surréalise de lui-même, je pose des gestes fréquents à tenter de dépasser le réel.

Parmi les conteurs, vous êtes sans doute le plus jeune (du moins, aussi connu). Les préjugés tenaces à l'égard du conte veulent que les contes soient l'affaire des vieux. Qu'est-ce qui fait que quelqu'un comme vous s'y intéresse ? Qu'est-ce que notre génération (les vingténaires-trenténaires) peuvent aller puiser dans le conte ?

POUR DÉCOUVRIR LE CONTEUR... SES ŒUVRES

Dans mon village, il y a belle Lurette..., Montréal, Planète rebelle, 2001.

Il faut prendre le taureau par les contes !, Montréal, Planète rebelle, 2003.

Comme une odeur de muscles, Montréal, Planète rebelle, 2005.

Bois du thé fort, tu vas pisser drette !, Sarrazine, édition, 2005.

Zoom sur... Saint-Élie-de-Caxton, 2006 [photographies de Saint-Élie].



L'intérêt que portent les gens de ma génération pour le conte s'explique sans doute de plusieurs façons, selon le fait qu'on soit de la ville ou de la campagne, de famille vaste ou reconstituée. Pour ma part, je crois qu'une grande partie de cet engouement vient du fait qu'il y a eu une cassure dans la ligne de transmission de la conterie. Avec le rejet des valeurs traditionnelles, dans une volonté de se moderniser, de s'émanciper, le Québec a choisi à un moment de son histoire de « folkloriser » son patrimoine oral. Le passé dépassé ! Du coup, le conte a été rejeté comme appartenant à une sous-culture populaire, aliénante, « gricheuse ». Ceux qui ont choisi de se débarrasser de ce pan de notre culture, qui avaient pu connaître la jasure des légendes, n'ont pas cru bon transmettre la conterie. Pour notre génération, dans la plupart des cas, il y a donc un besoin de renouer avec une tradition, un autrefois à se redire pour éviter d'oublier.

Quand vous jasez avec les gens du village, est-ce que vous parlez plus que vous écoutez ? Les gens se livrent-ils facilement ?

Au village, habituellement, j'écoute beaucoup plus que je ne parle. Je pars l'affaire et je laisse aller. Et si, au début, certains avaient un peu de réticence à se laisser dire, la plupart des bons parleurs du village savent aujourd'hui quels genres d'histoires je recherche. Certains m'appellent pour me dire qu'ils ont du nouveau, d'autres m'accrochent au dépanneur pour m'en livrer une. Le moulin à paroles a les pales au vent !

Puisez-vous votre inspiration ailleurs que dans les souvenirs des villageois (légendes traditionnelles françaises, consultation d'archives de folklore, etc.) ?

Je construis mes histoires à partir du matériel que je puise dans les mémoires du village, dans les archives de folklore et dans le corpus des contes et légendes traditionnels du monde entier. J'y ajoute parfois un brin d'imaginaire.

SUR L'ÉCRITURE DU CONTE

Vous affirmez être un conteux. Quelle différence y a-t-il selon vous entre un conteur et un conteux ?

Dans le « x » du conteux, il y a la dimension artisanale de l'approche. Je suis conteux comme il y a les violoneux qu'on distingue des violonistes ; les accordéoneux des accordéonistes. Je me suis attribué ce « x » pour avoir vu, avant même de savoir que j'étais conteur, des grands parleurs tels Alain Lamontagne, Jocelyn Bérubé, Michel Faubert. Comme je ne me sentais pas la même taille de semelles jasant que les leurs, je me suis « ixé » pour distinguer mon artisanat de leur art.

On a souvent souligné la qualité littéraire de vos textes ; vous considérez-vous comme un écrivain ?

Je ne me considère pas comme un écrivain. L'idée que je me fais d'un écrivain dépasse de beaucoup ce que je suis. Je doute beaucoup de ma plume, je me préfère par la langue !

Comment construisez-vous une histoire ?

Quelles sont les étapes que vous suivez ?

Je n'ai pas vraiment de méthode précise. Au départ, il y a mes lectures de contes dans le grand répertoire des traditions orales du

monde entier. À travers ça, il y a les faits et anecdotes historiques qui tournent autour des personnages du village. Je me tricote un canevas à partir des fils croisés de ces deux mondes. Ensuite, je tresse ensemble les histoires pour essayer de créer une métahistoire, un récit qui viendrait lier les histoires entre elles. Et je me lance. En improvisant sur mes canevas, devant le public, en y allant fort, en cherchant des pistes, des images. Tranquillement, ça prend sa forme, ça apprend à marcher. Ça évolue toujours. Si mon dernier spectacle a été présenté à plus de 400 reprises, on peut dire qu'il y aura eu 400 représentations différentes. De la construction permanente !

Qu'est-ce qui vous distingue des autres conteurs (Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Yvan Bienvenue...) ?

C'est le fait que je construis toutes mes histoires autour de la réalité historique et merveilleuse de Saint-Élie-de-Caxton. Aussi, j'ai pris l'habitude de construire mes spectacles de façon à ce que la somme des contes qu'on y retrouve forme un métaconte, un métarécit. Dans la plupart des cas, les conteurs nous livrent des histoires en vrac. Un conte merveilleux, une légende, etc. Souvent de façon assez détachée. Pour ma part, j'essaie de faire en sorte qu'au bout de la suite des contes apparait une nouvelle histoire.

Sur quoi devrait porter votre nouveau spectacle, sur quel(s) personnage(s) ?

Mon prochain spectacle, prévu à l'automne, fera tourner les histoires autour de la sorcière du village. Une femme qui a vécu par chez nous pendant quelques années et qui fut « sorciérisée » par les rumeurs et autres moulins de paroles. Il y sera question de la poussée de croissance des enfants Gélinas, de l'allergie aux piqûres d'abeilles de Lurette, de la compote de pommes de Méo le coiffeur, et encore... On y rencontrera beaucoup le thème de la mort.

SUR SAINT-ÉLIE

Y a-t-il eu des impacts positifs et / ou négatifs sur Saint-Élie depuis que vous avez attiré l'attention sur ce village ?

Les impacts sont très positifs. Et il faut dire qu'au-delà des chiffres d'achalandage et de visiteurs, il y a surtout une fierté qui s'est construite autour de cette réappropriation de notre histoire, de nos histoires. Un bonheur à se prolonger la mémoire, à s'aérobiser le patrimoine. De la souvenance à retrouver non pas pour s'y cloîtrer, mais pour s'en faire des bases à sauter plus haut.

Y a-t-il une potion magique à Saint-Élie ? Pourquoi y trouve-t-on autant d'êtres d'exception ?

Pas de potion magique ! La grande alchimie procède ici par le jasage. L'exception, elle réside surtout dans la façon de voir. De la même façon que la poésie, la légende se crée dans l'angle avec lequel on aborde le réel. Il y a ici, simplement, un angle dans le regard.

Saint-Élie : ville du patrimoine mondial ? Est-ce que c'est une enclave particulière, où les gens savent mieux écouter... et raconter ? Y a-t-il selon vous plusieurs Saint-Élie au Québec qui attendent seulement qu'on les raconte ?

Par les tournées auxquelles on a eu droit, à travers le Québec et en Europe, j'ai remarqué que chaque légende en appelle une autre. Les échos de Caxton résonnent partout. Aussi, souvent, on retrouve des bribes d'histoires semblables dans chaque racoin de la carte. J'ai eu la chance de croiser des conteurs de partout dans le monde et je me suis rendu compte que les histoires sont les mêmes partout. La façon de les raconter peut varier, mais les ressorts se ressemblent. Chaque village du Québec a ses personnages : son fou du village, sa belle fille, son homme fort, sa sorcière... Il suffirait de gratter un peu, d'ouvrir les oreilles, et on reverrait des constellations de légendes se remettre à briller.

Montréal est-elle si différente de Saint-Élie, dans le fond ? (Pensons notamment aux Chroniques du Plateau Mont-Royal de Michel Tremblay, qui offre toute une série de portraits d'un quartier tissé serré...). Bref, croyez-vous qu'on puisse dire qu'il y a de petits villages dans les grandes villes ?

Je ne connais pas la vie en ville. Toutefois, on m'assure qu'il existe des vies de quartier qui peuvent se rapprocher de la vie de village. Des microcosmes dans la grande bulle. Sans doute qu'on peut se recréer une communauté dans la vastitude. De toute façon, les archétypes propres aux contes se retrouvent partout. Un organigramme semblable à celui d'un village peut se surperposer à celui d'une classe, d'un club, d'une famille... Sans aucun doute d'un quartier, d'une ville.

Saint-Élie est-il une ressource épuisable ? Le puits d'histoire risque-t-il selon vous de s'assécher ?

À Saint-Élie-de-Caxton, il se crée plus de nouvelles histoires chaque jour que je ne suis capable d'en raconter. Aussi, par souci de se cultiver les légendes à venir, nous sommes nombreux à semer des graines de surprises. Le puits se remplit à mesure.

Alors on vous souhaite une belle descendance de conteux / conteuses, Fred Pellerin, pour avoir, encore et toujours, le plaisir d'entendre les échos caxtoniens ! Merci pour cet entretien, et bonne et belle route !

Après les salutations et les rires d'usage, Fred Pellerin a continué de cheminer vers sa prochaine entrevue, conduit par un chauffeur (caxtonien ?) à qui la route, en si bonne compagnie, doit sembler bien courte ! □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy.

La route du conte à travers le Québec

PAR PETRONELLA VAN DIJK*

Depuis plusieurs années, il nous est permis de croire que le conte commence à retrouver ses lettres de noblesse, malgré toutes les récupérations et toutes les dérives dont il peut faire l'objet à un moment où tant d'éléments, dans notre société, nous encouragent à l'individualisme (et surtout à l'égoïsme) et peu au partage. Or, le conte est une parole de création et une parole de partage : partage du moment, mais surtout de l'imaginaire, de la mémoire (individuelle et collective), de l'histoire avec un petit et un grand H et de toutes les émotions qui font l'humain, et pas seulement celle du rire.

À ce titre, les festivals représentent une occasion privilégiée de rencontrer des artistes d'ici et de nombreux artistes d'ailleurs qui reconnaissent dans le conte une manière unique de dire et de rendre hommage à une forme d'imaginaire qui a traversé le temps alors qu'il était transmis, plus souvent qu'autrement, par des illettrés, des « représentants du peuple » – souvent pauvres – qui n'avaient pour tout bagage littéraire qu'une mémoire d'éléphant (connaissant souvent des dizaines de récits simplement entendus d'autres conteurs), un talent pour l'improvisation (puisque les récits n'étaient pas appris « par cœur », mais travaillés mentalement), une langue bien pendue, voire un charisme exceptionnel.

Le conte contribue à l'enrichissement de la langue par la place qu'il laisse à différents vocabulaires et accents qu'utilisent les conteurs souvent soucieux de véhiculer une langue riche, variée, illustrant tant les parlers locaux ou régionaux que le langage actuel.



Michel Faubert et Michel Hindenoch, deux grands artistes de la parole (conte, chanson et musique) qui partageaient la scène pour la soirée d'ouverture de la 15^e édition du festival Les jours sont contés en Estrie. Photo : Isis-Sophia Dostie.